

23-10-1937

Avertissement à l'Europe

“ Un accablant témoignage
contre l'Allemagne nazie ”

par LA PIE BORGNE

Il y a des livres qui sont des actes et ce ne sont pas toujours les plus mauvais sur le plan littéraire pur. La conviction qui les dicta assure leur authenticité. Un écrit peut être inspiré par la réalité la plus immédiate, la plus pressante, engendré directement par l'événement; son éternité est loin d'en être compromise si le choc de cet événement rappelle l'écrivain à la contemplation et à l'expression de quelques vérités éternelles. « Avertissement à l'Europe » (1), de Thomas Mann, préfacé par André Gide, est de ces écrits-là. Il éveille en nous de longues résonances et active notre dialogue intérieur. Que demander de plus à un livre ?

« Avertissement à l'Europe » est le cri d'une conscience blessée, outragée dans ce qu'elle reconnaît en elle de plus respectable. Le témoignage de Thomas Mann est d'autant plus significatif qu'il émane d'un homme qui n'est pas né partisan. Thomas Mann aurait préféré rester au-dessus de la mêlée. « Je suis plutôt né pour témoigner dans la sérénité que dans le martyre, pour apporter au monde un message de paix que pour nourrir la lutte et la haine. Il a fallu que la nature même des choses fût violée pour entraîner ma vie dans une direction qui lui est si contraire. A cette déviation tragique, j'ai tenté de m'opposer du mieux que j'ai pu, et cela m'a valu le destin que je dois apprendre à porter, auquel il me faut accorder ma nature qui pourtant lui est étrangère. »

Vous avez beau, par un scrupule de délicatesse, ne pas vouloir vous mêler de ce qui se passe dans une nation étrangère, il est difficile dans certains cas de ne point s'en inquiéter. Quand les personnalités les plus hautes et les plus représentatives à la fois de ce que cette nation a de meilleur, d'universellement admiré, de considéré comme le symbole même de son « être idéal », ne peuvent plus respirer ni penser dans l'atmosphère du pays natal, l'observateur le moins prévenu est bien obligé de porter accusation contre le gouvernement provisoire qui contraint ainsi à l'exil les meilleurs de ses enfants.

Mais on ne trouvera pas seulement dans ce livre l'accablant témoignage porté contre l'Allemagne nazie par l'un des plus nobles écrivains d'Allemagne. De ce thème tragique, angoissant pour tous et particulièrement pour lui, Thomas Mann s'élève à des considérations plus hautes encore si j'ose dire, en tout cas d'un intérêt plus

manisme, de la culture et de la liberté de l'esprit, trois disciplines qui sont liées ou plus exactement trois vocables pour désigner la même attitude spirituelle. Il examine aussi avec la plus pertinente lucidité la philosophie des masses et la tentation à laquelle succombent tant d'hommes d'aujourd'hui de se laisser aller à un instinct grégaire qui leur procure un bonheur provisoire et facile. « A se rassembler, à se serrer les coudes et à chanter en chœur », ils ont moins peur de leur destin. L'oubli de soi, la dispense de toute responsabilité personnelle qui est de mise en pays totalitaires et qui est d'ailleurs, Mann le note fort justement, « le propre de la guerre », leur apporte un soulagement. Tout vient aujourd'hui de la déchéance incroyable de la culture et du relâchement moral dont la guerre n'est pas la seule cause mais qu'elle a précipités. Chercher un homme, saluer un chef, les dispense d'être des hommes. Mann voudrait espérer malgré tout, mais il a bien peur qu'ils ne se réveillent trop tard de cette trompeuse euphorie, quand déjà la fournaise les encerclera de toutes parts.

Le destin de l'écrivain est tragique aujourd'hui en tous pays, pour beaucoup de raisons que nous avons à maintes reprises signalées, les unes d'ordre spirituel, les autres d'ordre économique. Mais comment se pencher sans angoisse sur celui des écrivains exilés de leur pays, brutalement arrachés non seulement aux sources de leur inspiration mais encore au public le plus naturellement préparé à les entendre, à celui qui vit sous le même ciel, contemple le même paysage, coudoie chaque jour les personnages dont sont faits les protagonistes des romans qu'il devrait le premier admirer et dont il est frustré.

La préface d'André Gide est de la même densité spirituelle que les textes qu'elle présente. Il s'attarde principalement sur la conception que Mann se fait de l'humanisme qui est d'abord pour lui le contraire du fanatisme. Mais si cet humanisme ainsi compris montre un défaut à la cuirasse, « un état de faiblesse qui vient de sa tolérance et de son penchant pour un scepticisme indulgent, en un mot de sa bonté naturelle », il ne faut point s'y tromper, Mann a prouvé que le jour où la force tente de le faire plier il sait opposer aux forces matérielles celle de l'esprit contre laquelle toutes les tyrannies s'acharneront en vain.